

Se voir, s'imaginer

Quatre photographes à Bamako

Si la photographie se nourrit du réel et de sa propre histoire comme un matériau qu'il nous appartient d'apprivoiser, elle sait aussi les détourner et les travestir pour créer des espaces imaginaires faits de désirs, d'ici et maintenant. Dans la photographie dite « plasticienne », la quête est tout autant esthétique qu'identitaire. Des gestes très conscients, interventionnistes, créent les décalages et les brouillages nécessaires à la cristallisation du visible. Parmi les artistes photographes invités aux Rencontres de Bamako cette année, un certain nombre pratiquent une photographie « impure », hybride, dans laquelle les principes de réalité ouvrent la voie à toutes sortes de contournements salvateurs. Quatre d'entre eux, dont les travaux sont présentés dans différentes expositions, ont en commun de travailler ce que l'on pourrait appeler la société civile. Leurs univers, aux tonalités très distinctes, abordent des problématiques et des situations spécifiques mais qui relèvent toutes de mécanismes de tabou et de non-dit. Leurs manipulations, exubérantes ou discrètes, leur sens du montage, confèrent à l'image une étrange épaisseur spéculaire. Athi-Patra Ruga, Joana Choumali, Amalia Ramanankirahina et Keyezua font surgir, en amont et en aval du photographique, des mondes parallèles, surréels. Parant et masquant les figures, ils opèrent entre résistance et effacement. Ils composent des images assez latentes pour déjouer toute lecture déterministe, assez spectrales pour transcender l'aliénation des corps et des esprits. ■ PAR GÉRALDINE BLOCH





Athi-Patra Ruga. *Miss Azania – Exile is waiting*, 2015, 190 x 150 cm.
Courtesy de l'artiste et WHATIFTHEWORLD Gallery, Cape Town/Johannesburg.

Le royaume mythique d'Azania existe bel et bien, Athi-Patra Ruga en est la figure primordiale et protéiforme. Dans ce paradis haut en couleurs, l'artiste et ses avatars posent, performent, évoluent comme dans un tableau vivant. Mais il s'agit là d'un mythe « critique », désenchanté, malgré son style joyeusement rococo. Il s'agit de subvertir à la manière d'un cabaret l'histoire et les héritages, de s'extraire d'un récit national endogène et exogène pour faire émerger une individualité. Fondée sur une perpétuelle métamorphose, l'œuvre du Sud-Africain transgresse les délicates frontières du moi et du nous.

L'Ivoirienne Joana Choumali, dans la série *Ça va aller*, joue subtilement sur les mots et les perceptions. À partir d'images prises au iPhone à Bassam trois semaines après l'attaque terroriste survenue en mars 2016, l'artiste cherche à rendre palpable la stupeur ambiante et le silence pudique qui prévaut. Brodant et rehaussant de fils certaines zones de l'image, elle parvient à muer la banalité d'une scène quotidienne en un vibrant instant. L'intervention précise et minimale modifie la stabilité de la surface imprimée et vient combler le vide et la mélancolie régnant. Les fils encapsulent la figure, l'assaillent comme une nuée d'insectes, ou bien se déversent comme des fluides. Choumali modifie très légèrement l'état du monde, elle coud des poches d'imaginaire en lieu et place du choc, et se transporte dans un entre-deux qui invite à l'introspection.

Amalia Ramanankirahina est née en 1963. Elle vit et travaille à Paris. Parallèlement à son travail d'artiste, elle exerce comme restauratrice d'œuvres d'art et intervient régulièrement à l'Institut national du patrimoine (INP).

Keyezua est née en Angola en 1988. Elle vit et travaille à Luanda. Elle est diplômée de l'Académie royale des Beaux-Arts de La Haye.

Athi-Patra Ruga est né en 1984 à Umtata (Afrique du Sud). Il vit et travaille à Johannesburg et Cape Town. Représenté par la galerie In Situ – Fabienne Leclerc, Paris et Whatiftheworld Gallery, Johannesburg / Cape Town. Il a reçu le grand prix Seydou Keita des Rencontres 2017.

Joana Choumali est née en 1974. Elle vit et travaille à Abidjan. Elle a étudié les arts graphiques à Casablanca et a été directrice artistique en publicité avant de se consacrer à la photographie. Représentée par la galerie 50 Olborn, Londres.

C'est une forme de mise en abyme que choisissent la Franco-Malgache Amalia Ramanankirahina et l'Angolaise Keyezua pour rendre compte des fragiles conditions d'existence des femmes. Elles pratiquent un art de la collision formelle et mentale, à l'aide d'éléments visuels épars mais aux connotations et aux résurgences puissantes. *Quartz Fantôme*, l'énigmatique titre de l'installation photographique d'Amalia Ramanankirahina, résonne en nous sans que l'on sache pourquoi. Entre beauté et valeur marchande, l'artiste questionne la notion d'amour dans le contexte des inégalités économiques et politiques. Son geste, si simple en apparence, qui consiste à apposer des pierres sur des portraits imprimés, glanés sur des sites de rencontres, s'avère d'une puissance rare. Derrière cet assemblage incongru, derrière ces masques grotesques et raffinés, derrière la diffraction des visages dans la transparence du quartz, se manifeste une brutalité sourde, un piège vicieux, une histoire à rebours.

Les collages numériques de Keyezua, intitulés *Orgasmes de pierre*, sont des big bangs à l'échelle d'un corps, d'une vie. Dénonçant les mutilations génitales imposées aux femmes, l'artiste angolaise tente une représentation de la profonde et irréversible blessure qu'impliquent ces pratiques. Utilisant des fragments iconographiques médicaux, artistiques et coloniaux, elle reconstruit un possible corps, organique et minéral. Mais un corps éclaté, fendu par endroits, qui porte comme des oripeaux le poids de l'histoire et du sexisme. Se dégage pourtant de ces cruelles anatomies surréalistes, de ces portraits étrangers à eux-mêmes, une beauté majestueuse qui transfigure tout pathos. ■



Amalia Ramanankirahina.
Clairette, femme quartz, série *Quartz Fantôme*.
2017, photographies couleurs, dimensions variables.
Courtesy de l'artiste.



Keyezua. *Stone Orgasms #2*.
2015, 120 x 80 cm.
Courtesy de l'artiste.



Joana Choumali. *Ça va aller... #24*, 2016, 24 x 24 cm.
Courtesy de l'artiste et 50 Goldborne Gallery, Londres.

Les 11^e Rencontres de Bamako

Dans un contexte géopolitique tendu, la biennale, fidèle à son exigence, parvient à construire un panorama nuancé et critique de la création sur le continent. *Afrotopia*, c'est le titre-manifeste qu'a choisi Marie-Ann Yemsi, commissaire générale pour cette nouvelle édition. En faisant référence directe au livre de Felwine Sarr paru en 2016, la manifestation s'inscrit pleinement dans l'utopie active développée par le penseur et économiste sénégalais. Sarr enjoint les sociétés africaines à poursuivre la décolonisation, en tournant le dos à

«l'écomythe» mondial et en refondant leurs propres valeurs. L'acuité des photographes et leur manière si particulière de se nourrir et de s'extraire du monde tout à la fois leur assignent une place éminente dans la redéfinition des rapports mondiaux qui se joue aujourd'hui. Les six expositions disséminées dans la ville, par leurs titres mêmes (*Exposition panafricaine*, *La Vie selon James Barnor*, *Remix de*

l'indépendance, *Histoires récentes : espaces déconstruits*, *mémoires sondées*, *Afrofuturisme : les transhumains conçoivent une nouvelle vision pour l'Afrique* et *La Part de l'Autre*), évoquent cette nécessité pour les créateurs africains d'inventer leur propre Afrique, de se saisir des épisodes héroïques et non pas seulement des plus douloureux, pour imaginer d'autres possibilités d'existence. ■

Afrotopia. 11^e Rencontres de Bamako – Biennale Africaine de la Photographie.
Du 2 décembre 2017 au 31 janvier 2018

Keyezua.
Stone Orgasms #1.
2015, 120 x 80 cm.
Courtesy de l'artiste.



Amalia Ramanankirahina.
Caraine, femme quartz, série Quartz Fantôme.
2017, photographies couleurs, dimensions variables.
Courtesy de l'artiste.



Joana Choumali.
Ça va aller... #20.
2016, 24 x 24 cm.
Courtesy de l'artiste et 50 Goldborne Gallery, Londres.



Athi-Patra Ruga. *The Future Woman of Azania II*. 2012, 120 x 80 cm.
Courtesy de l'artiste et WHATIFTHEWORLD Gallery, Cape Town/Johannesburg.